

A. L.

PROPOS D'UN CASTOR

ou

Entretiens du Père Jean Nault.

Pourquoi renier le nom de son
père, de sa famille, de sa race ?



5813

PROPOS D'UN
CASTOR

Fascicule No 1

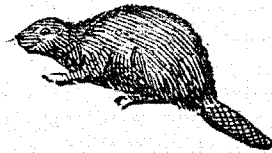
A. L.

PROPOS D'UN CASTOR

ou

Entretiens du Père Jean Nault.

Pourquoi renier le nom de son
père, de sa famille, de sa race ?



Fascicule No 1

1933

Pour refranciser, il faut non seulement exhorter à la fierté nationale, employer le sel de la persuasion, mais il faut encore y ajouter le poivre du ridicule.

PROPOS D'UN CASTOR

I

C'était un bon vieux, le père Jean Nault. Propriétaire d'une épicerie qu'il administrait sagement, il s'appliquait à économiser pour finir ses jours sans trop souffrir de la gêne. Cette épicerie était située à la croisée des rues X. et Y.

Pour cette raison, à son insu, les gens des environs le désignaient sous le nom du « Vieux du coin ». Eût-il été au courant que cette désignation se généralisait parmi son entourage, il eût certainement protesté. Quelques *jeunesses* impitoyables, en badinant, l'avaient quelquefois apostrophé sous ce nom, mais ils étaient fils de bons clients. Il s'était contenté de reprimer un mouvement d'indignation de courte durée.

Ce qu'il y avait de remarquable chez lui, c'était qu'il parlait de la manie sotté et bête des Canadiens français qui changent leurs noms. C'était émouvant de l'entendre s'indigner contre ceux qui renient père et mère, race et patrie, et il finissait toujours par une kyrielle de jurons de son cru : *confonte, sacalard, batèchel* « Bodycalf pour Corriveau. Bondancel où avait-il pêché cette *patente* c't-animal là? » Veau en français ou veau en anglais, il était destiné à mourir veau quand même, n'est-ce pas?

Souvent je me rendais au magasin faire des achats et causer. Or, un jour, le facteur de l'arrondissement entre et, après avoir délivré lettres et journaux au vieux Jean Nault, s'adressant à ce dernier, il s'informe :

—J'ai une lettre adressée à la porte suivante: pouvez-vous me dire s'il y a quelqu'un du nom de *Peter Lawson* demeurant-là?

—Non, répondit le père Jean. Je n'en connais pas.

A cet instant, une femme se montra dans l'encadrement de la porte et entra.

—Tiens! dit le père Nault, voilà madame Legendre qui demeure au troisième, peut-être pourra-t-elle vous renseigner.

Après avoir jeté un regard sur l'enveloppe, la femme, rougissante, dit:

—Oui, cette lettre est adressée à mon garçon.

Le vieux Jean Nault intervint, intéressé:

—Votre premier mari était donc Écossais, puisque votre garçon porte le nom de *Lawson*?

—Non, répondit-elle, hésitante et troublée, je ne me suis mariée qu'une seule fois.

—Alors, continua le père Jean, impitoyable, vous avez dû oublier de faire baptiser votre fils quand il était jeune?

A cet instant, le facteur passa près de moi, marmottant assez haut pour être compris:

—Legendre pour « son in law » devait aboutir à *Lawson*. C'est ingénieux.

Et il sortit en sifflotant ironiquement. Puis j'entendis le père Jean fredonner les vers de Drummond:

My name is Jean-Baptiste Trudeau no more.
So they call me *John B. Waterhole*.

—Voyons, Monsieur Nault, disait Madame Legendre, profondément affectée et humiliée, ne soyez pas méchant à ce point. Il n'y a pas de ma faute, j'ai déjà fait des remontrances à mon garçon, mais il a préféré écouter un mauvais compagnon, un nommé *Butler*, qui sans cesse lui représentait l'avantage de porter un nom anglais...

—Ce *Butler* était irlandais, sans doute?

—Non pas! C'était un Canadien du nom de *Bouteiller* ou *Bouthiller*.

Et sur ces dernières paroles, Madame Legendre s'en alla,

le coeur et l'âme étreints dans un étaiu de tristes pensées, songeant à la honte éprouvée durant la petite scène qui venait de se produire, et dont la cause avait été son fils renégat, reconnu pour avoir abandonné le nom de son père.

Le vieux Jean Nault la regarda s'éloigner et murmura :
—Pauvre mère! Quel chagrin peut causer quelquefois un enfant sans coeur!

Puis, de l'indignation contenue, la soupape devait se soulever et laisser passer un jet d'air chaud :

—*Vacarme! Massacre et confonte!* On se trouvera donc toujours sur la route de ces *jocrisses* bêtes et puants! *Bouteiller* n'a jamais perdu de bouchon. Quant à l'autre, *Lawson-nera* toujours creux!

Il était écrit qu'on n'en resterait pas là.

Il y avait à peine quinze minutes que cette première scène avait pris fin qu'arrive au magasin un commis-voyageur qui devait, sans connaître mieux, produire sur le père Jean Nault, non seulement de l'indignation, mais de la rage. C'était un Irlando-Américain, qui, en entrant, la figure épanouie d'un large sourire, s'avance, la main tendue vers le père Jean, en disant (en anglais évidemment) :

—Mr. John Nutt, please to meet you!

En l'entendant prononcer ces paroles, je me sentis un frisson glacé dans le dos; le père Jean recula de plusieurs pas en arrière, en sursautant, comme piqué par une vipère. Voyant l'impression produite, le commis-voyageur renchérit :

—N'êtes-vous point le propriétaire, M. John Nutt?

C'en était trop! Sous l'affront deux fois répété, le vieux Jean éclata et défila une bordée de jurons assaisonnés; blême, il cria :

—Monsieur! votre farce a déjà trop duré! Vous ne jouerez pas longtemps au plus fin dans ce magasin en cherchant à *m'emballer* avec vos noms de réprouvé! Vous allez sortir d'ici, et quand vous aurez appris mon nom, vous reviendrez! C'est-à-dire non, car je ne tiens nullement à revoir votre face de *minoucheur*. *Sac à lard! Vacarme et con-*

fonte! C'est-y bête de se faire relancer jusque chez soi par ces semeurs de poison!

Devant cette sortie peu engageante, le commis-voyageur n'insista pas et partit; le vieux Jean termina son algarade en le reconduisant. Il lui lança, en sortant, à la façon du poète Drummond :

Mon nom n'est pas John Nut.
Emportez-en un *forget-me-not*.

Beaucoup de Franco-Américains se croient honorés en se laissant affubler de noms saugrenus par le premier imbécile qui se présente. Le « Vieux du coin » n'était point de ce calibre-là. Il ressentit l'affront le reste de la journée, car, à la moindre contrariété, on l'entendait jurer : « *Sac à lard! vacarme! confonte!* » et peut-être pis encore. Mais n'insistons pas.

II

La journée avait été belle, mais chaude. Le soir, après souper, je me rends chez le « Vieux du coin » faire les achats sans cesse renouvelables de la table et de l'estomac. En m'acheminant vers le magasin, je m'aperçois que le ciel se couvre de nuages et qu'il va bientôt pleuvoir.

En entrant, je me rends bientôt compte que le père Jean Nault est bourru, distrait et nerveux. La lourdeur de l'atmosphère avait-elle déjà fait sourdre chez lui l'orage qui devait se produire au dehors?

Après avoir servi ses clients, sans qu'on le lui demandât, le Père Jean vint nous dire la cause de sa nervosité, ce qui l'avait provoquée.

Dans l'une des grandes vitrines du magasin étaient toujours étalés des légumes frais, choisis, des bonbons et des fruits appétissants. Souvent, durant le jour, les habituels passants et même des gens éloignés, en voyage, s'arrêtaient pour faire l'achat de friandises. Le matin, à bonne heure, un couple étranger était entré se procurer des douceurs. Lui, était Canadien, figure refrognée et insouciant. Son nom de Champagne avait perdu tout rapport avec le vin bien connu, car il se faisait appeler Combfield, le champ et le peigne pour *épopoullarder* sa tête mal peignée. La femme, désinvolte, était portugaise. Leur unique enfant, un petit garçon, ne parlait point français. Elle entra, acheta fruits et bonbons, en croqua une partie, donna le reste à l'enfant, puis, bousculant son mari ou plutôt son ours, elle alla se jeter au volant de l'auto et partit tout en lançant vers ce dernier des regards flambants de mépris.

« *Scandale et vacarme* », siffla le vieux Jean en les regardant s'éloigner.

Vers les dix heures, un autre couple s'était amené. Lui, comme le premier, était Canadien; elle, était Irlandaise, et pour toute compagnie un chien barbet qui devait être intelligent, mais d'une laideur repoussante. Comme la Portugaise, la femme vint faire les achats, en mangea, puis alla reprendre sa place dans l'auto. Le chien barbet allongea le cou et dirigea son museau vers la gueule du sac, en flairant. L'Irlandaise lui passa une boulotte de friandise et dit: « Tiens! *baby*, prend ceci et embrasse ton *daddy* », et en disant cela, elle enveloppa son mari d'un regard de hautaine satisfaction. Le Canadien, honteux et gêné par les propos déplacés et le sans-gêne de son épouse, s'empressa de déguerpir.

Devant cette scène de dégradation, les idées du père Jean commençaient à se bousculer et les gros mots chez lui à dégorger drus et sonores.

D'autres incidents devaient se produire au cours de cette journée mémorable. Sur l'heure de midi, un troisième couple en auto s'arrêta devant le magasin. Le mari entra, tenant par la main une fillette très jolie. C'était un Américain marié à une Canadienne. Selon son habitude, tout en servant son client, le père Jean se mit à faire parler l'enfant, suffisamment pour apprendre de celle-ci que le français ne lui était pas tout à fait inconnu. C'est que l'âme de la mère avait eu assez de fierté, de sens commun, pour laisser un souvenir de son origine dans le cœur de sa fille. Poussant plus loin son enquête, Jean Nault accompagne jusqu'à l'auto l'Américain. Il aperçoit l'épouse de ce dernier qui, en voyant revenir son mari, lui adresse un regard doux, affectueux, et un sourire plus aimable encore.

Satisfait, Jean Nault rentre au magasin, songeant aux événements de l'avant-midi. Il revoit dans sa pensée cette petite Canadienne entourée de luxe, abandonnée par ses frères de sang, se jetant dans les bras d'un protecteur

étranger à sa race. Jouissant des égards et des marques d'amour que lui rend son époux, elle coule une vie heureuse. Quel contraste avec ces Canadiens qui, délaissant les jolies Canadiennes, leurs soeurs, se jettent dans les bras de filles étrangères. L'une, la première entrevue, de toute évidence, tient son mari dans une servitude honteuse; l'autre le fait lécher par son barbet, hideux de laideur.

Comme la petite Canadienne est bien vengée du dédain et de l'abandon de ses compatriotes. « *Bondance et potence* », gronde le vieux Jean en se remettant au travail.

La vision de cette jolie Canadienne déracinée, mais heureuse apparemment, avait fait couler un baume rafraîchissant sur les idées rebarbatives du père Jean. Mais, tard dans l'après-midi, une femme bien connue était entrée au magasin et avait terni la riante image entrevue vers le milieu du jour. Elle était accompagnée d'un jeune homme d'à peu près 21 ans. Tout en servant sa cliente, le père Nault ne manque point de s'informer :

—Madame Robitaille, est-ce à vous ce gros garçon-là?

—Oui, dit-elle, en enveloppant ce dernier d'un regard de fierté maternelle.

Alors le père adresse au garçon une demande; mais celui-ci demeure muet, impassible, roulant de gros yeux distraits, et la mère d'intervenir :

—Mon fils, *Elmer Robtail*, ne parle le français que très difficilement, depuis deux ans qu'il demeure à New-York il a presque complètement oublié...

A cette déclaration inattendue, Jean Nault a tressailli, une broquette avait, sans doute, traversé la semelle de sa chaussure et lui déchirait le gros orteil...

—Vous dites, madame, que votre fils, depuis deux ans qu'il est à New-York, a oublié le français, et qu'il se nomme *Robtail*? Mais c'est d'un superbe! Et vous permettez qu'il vous vole en plein jour sans que vous protestiez?

—Comment Monsieur Nault?

—Je dis qu'il vous vole, continua le père Jean, sarcas-

tique. Ne vous apercevez-vous point qu'à votre nom il manque un *bi*?

—Un quoi? Demanda-t-elle en riant, elle croyait qu'il plaisantait.

—*Son bi, son bi-bi!* Dans Robitaille il y a un *bi*, dans *Robtail* il n'y en a pas, sans compter qu'il lui manque aussi un *l* et un *e* et qu'à la fin votre oiseau est dépouillé de tout, abstraction de la queue dérobée; *Robtail*, n'est-ce pas cela?

Le garçon comprit le français sans aucun doute et la portée des sarcasmes, car il rougit, eut un mouvement de révolte, puis sortit faire les cent pas sur le trottoir d'en face et se mit à siffloter l'air d'une chanson qui ressemblait diablement à « Roll on, roll on, crazy lad ».

La mère se mit à rire sottement et le fils étant sorti, le père Jean lui dit:

—Madame Robitaille, de grâce, ne laissez pas défigurer plus longtemps le nom de votre mari, votre beau nom de famille; chez vous, en douceur, représentez à votre enfant le ridicule de son acte, de rougir de son origine et de ne pas parler le français que vous lui avez enseigné.

Madame Robitaille partit en promettant.

A-t-elle fait son devoir de Canadienne et de mère, gardienne jalouse de l'honneur des siens?

Le père Jean en conservait des doutes. Abomination de la désolation, un jeune homme change ainsi son nom et ne peut plus parler français, et cela dans l'espace de deux ans! L'on ne trouverait pas cela, même chez un perroquet.

III

Le « Vieux du Coin », ou le père Jean Nault, avait plus d'une corde à son arc. Souvent, après avoir servi sa clientèle, il prolongeait, en compagnie d'amis, la veillée au magasin; toujours il savait intéresser ses auditeurs par des anecdotes et nombre de faits sur les premiers Canadiens arrivés aux Etats-Unis.

On ne peut, disait-il, se faire une idée de la position difficile dans laquelle se trouvaient les premiers immigrants. On ne savait pas un traître mot d'anglais, on cherchait à se faire comprendre par signes ou *contractions* de la figure qui tournaient en grimaces. Après cinq ou six mois de résidence, on parvenait à baragouiner quelques phrases cousues de bévues impayables.

En 1868, sa famille était venue se fixer dans un *petit Canada*, comme il y en a dans toutes les villes de la Nouvelle-Angleterre. La demeure était divisée comme suit: au rez-de-chaussée se trouvaient la cuisine, deux chambres à coucher et une salle de réunion. Cette pièce que l'on décorait du nom de *salon* avait un ameublement très primitif, deux lisières de *catalogne*, une couple de valises et quelques chaises. Alors, comme aujourd'hui, on tenait à avoir son salon. Au deuxième demeurait une autre famille et enfin au troisième quelques chambres qu'on sut vite désigner sous le nom anglais abhorré de *garret* (grenier). C'était là qu'on allait coucher la *marmaille* et le soir, après souper, le père criait: « Holà! les enfants, au *garret* ». On prononçait *gorette*. Ce mot d'horreur nous faisait frissonner de la nuque aux pieds.

Un soir, une des filles de la famille était revenue malade à la maison; le cas paraissait grave et l'on dépêcha quelqu'un quérir le médecin, un Américain, il va sans dire; il n'y en avait point d'autre. En attendant son arrivée, on installa la malade dans la chambre du fond attenant au salon, de sorte qu'il fallait traverser ce dernier pour y parvenir. Lorsque le médecin arriva, le père l'introduisit par la porte du salon et, lui désignant la porte de la chambre, lui dit dans son meilleur anglais:

—Monsieur, *walk in the cellar!* (Passez dans la cave)!

Cellar pour salon, une légère différence dans la prononciation, voilà tout. Le médecin le comprit très bien. Il se mit à sourire et il se garda d'aller piquer une tête dans la cave, car il enfila la porte de la chambre où gisait la malade. Il revint bientôt annoncer que rien de grave n'était à criandre.

Cet événement avait projeté un rayon de soleil sur la monotonie des lieux et la vie d'exil qu'on était obligé d'y subir.

Et le vieux Jean continuait à nous entretenir:

« Un jour je *partis voir* une tante. En arrivant chez elle, je la trouvai en frais d'*appareiller* son lavage.

—Bon! dit-elle en m'apercevant, tu vas aller en bas me chercher *le borneur à la chèvre*.

Je restai interdit, puis je compris:

—Ma tante, dis-je, vous ne parlez point le bon anglais: Dites donc le *bouilleur* (bouilloire) à la *shed* (hangar).

Ce n'était pas encore le parler académique, mais c'était toujours mieux que le « *borneur à la chèvre* », on en conviendra.

Après avoir jeté un joyeux éclat de rire au récit de ces souvenirs d'adolescence, le front du père Jean se contracta, comme s'il était assiégé de pensées graves. Mais cela ne pouvait durer et la sérénité revint sur sa figure avec le sourire un instant disparu. Il poursuivit:

« Non, vraiment! On ne peut se faire à l'idée de la position difficile où se trouvaient les premiers Canadiens im-

grés. Les vieux surtout ne pouvaient que difficilement se retrouver dans ce *salmigondis* indéchiffrable. Mais il faut donner crédit à ma bonne vieille tante; elle trouvait moyen de se débrouiller dans ce méli-mélo, ce dédale de noms nouveaux apportés à la maison par les jeunes. *Brûleur, burner, borneur, boiler, bouilleur*. Il valait mieux chercher à franciser qu'à vouloir oublier. Combien de fois j'ai entendu, par exemple, nos vieux dire *saint Morissette* pour *Somerset* ou *sainte Folle* pour *Standfold*! Et je me garde bien de m'amuser à leurs dépens. Mais en cherchant à franciser des noms anglais ou irlandais, ces derniers surtout, il faut y regarder deux fois, car dès que nous avons voulu transiger avec eux, nous avons été bousculés sans égard, avec une indignité déconcertante et il ne nous reste que le côté ridicule, d'avoir voulu *fariner* avec eux.

« Un jour, je m'étais arrêté sur la rue, pour m'entretenir avec un compatriote, lorsqu'une ancienne connaissance, revenue depuis peu du Canada, vint à passer. Inutile de mentionner, comme dans toute occasion semblable, les échanges de poignées de mains et les bonnes paroles qui s'ensuivirent. Tout en parlant, l'ami demande soudain :

— On m'a dit que le vieux père *Rogne* (*Rogne* pour *Rogue*) était par ici quelque part, et j'ai une commission pour lui, peux-tu me dire où il demeure?

— Le père *Rogne*, lui dis-je, je n'ai jamais connu celui-là.

— Eh! oui, reprit-il, tu sais bien le père *Rogne* qui demeurait dans le cinquième rang; on a été veiller là souvent! tu ne t'en souviens plus?

— Ah! ah! attends un peu, dis-je, en riant: tu veux dire le père *Ryan*, l'Irlandais *Ryan*. Pourquoi aussi venir me parler de père *Rogne*?

— C'est *Rogne* qu'on le nomme chez nous, tu le sais aussi bien que moi, pourquoi cet air surpris?

« C'était pourtant vrai qu'on le nommait le vieux *Rogne* au village, là-bas, et plus j'y pense, à présent, plus j'en éprouve un sentiment de répulsion. Pensez donc, si au lieu

de venir aux Etats-Unis, le vieux père Ryan fût demeuré sur sa terre au Canada, tous ses descendants auraient été connus sous le nom de *Rogne*. Sa famille se composait de neuf garçons et de trois filles, c'est assez vous dire que, dans vingt-cinq ans, il y en aurait eu des petits *Rogne* au Canada. J'ai cent fois raison de protester et de m'opposer à cette manie de changer les noms; n'est-ce pas qu'il y a déjà assez de Canadiens *rognes* sans venir nous en baptiser de ce nom-là? »

« Le vieux père *Rogne*, rendu aux Etats, il fallait que son nom Ryan revienne à la surface. (Tant mieux! fit remarquer quelqu'un de l'assistance.) Si les Irlandais n'ont rien de mieux à nous offrir ils peuvent reprendre ou conserver leurs noms; on n'a jamais été étouffé par les faveurs, pourquoi *magasiner* avec eux. Mais, je serais bien d'avis de déclancher une campagne d'éducation auprès des nôtres, afin qu'ils cessent de renier ou de défigurer leurs beaux noms français, par invention ou adoption. Un mot bien à propos, en toute occasion, et les défections se feront plus rares. »

IV

C'était une des causeries coutumières du vieux Jean Nault.

« Je demeurais à M..., disait-il, Etat du New-Hampshire. Un printemps, tard, j'avais été envoyé « faire des commissions » dans un village voisin. Au moment où j'approchais des premières maisons, je suivais des yeux un homme qui était évidemment *en boisson*, car il marchait en titubant et en caracolant, faisant des enjambées des plus grotesques. De temps à autre je le voyais embrasser, soit un poteau de téléphone, soit un arbre, très nombreux en cet endroit.

« Une dernière fois, je le vis se frapper sur un arbre, si rudement qu'il ploya sur ses genoux et roula par terre; je le crus assommé. Mais non, il se releva alla s'asseoir sur les marches du perron d'une maison tout près, cracha, tira un chiffon de sa poche et commença à étancher la blessure qu'il s'était infligée à la figure. Peu de temps après je passai vis-à-vis en jetant un regard de pitié sur cet être. En me voyant, il cria :

—Aiel monsieur, êtes-vous Canadien, vous monsieur?

—Certainement, qu'est-ce qu'il y a?

—Il y a, qu'il y a ben du monde sur la rue aujourd'hui qu'on n'est pas capable de faire un pas sans se heurter sur quelqu'un; je suis venu m'asseoir à cette place, afin de laisser défiler la procession. Pouvez-vous me dire, achevait-il quelle fête qu'il y a par icitte, aujourd'hui?

(Ivrogne et farceur, il était les deux).

—Non, je suis étranger à la place, après?

—Après? Mon nom était Jules Bienvenu, aujourd'hui on me nomme Jerry Welcome, mais cela n'a rien à faire avec la réception qu'on me fait ici.

« La boisson lui faisait dire ce que sa conscience lui reprochait. C'était le type canadien errant sans feu ni lieu. Il avait dû passer par des fourches caudines inévitables, comme presque tous. C'est-à-dire que, arrivé aux Etats-Unis, ne sachant prononcer ni *yes* ni *no*, selon l'impression reçue, il s'était trouvé de l'emploi chez des Américains qui n'en savaient pas plus sur le *oui* et le *non* français. Après deux ou quatre semaines de travail, son enveloppe de paye était arrivée avec un nom, *Jerry*, et le Canadien rebaptisé avait empoché l'enveloppe et son contenu sans protester. Le malheur suprême, c'est que ce Canadien, comme la plupart des nôtres, était obligé de travailler entouré d'éléments hostiles, de gens de races étrangères qui ne prenaient même pas la peine de dissimuler leur antipathie, leur mépris, leur haine même sur le *french canuck*, et lui, le pauvre exilé, le dépaysé, avait à subir à la journée cette aversion, cette *monstruosité* d'être Canadien français. Insinuations, sarcasmes, perfidies provocantes, tout était mis en oeuvre pour lui faire prendre en grippe et le nom et le parler français.

—Après? Qu'est-ce qu'il vous faut de plus, mon ami?...

—Ah! ben j'vas vous dire; après que j'eus retiré ma paye hier, j'ai pris deux coups, trois coups, après j'ai perdu le *reste* de mon argent, après je suis parti à pieds de *Plumette* (Plymouth) pour me rendre au *Lac au Nez* (Laconia). J'ai t'y encore loin à marcher?

—Je plantai là cet oiseau aquatique qui s'était désaltéré un peu fort à la Fontaine de Jouvence de sa façon. Parti de *Plumet-te*, s'est-il jamais rendu au *Lac au Nez*? Je l'ignore. Le malheureux a dû coucher à la belle étoile et ne s'est pas rendu au *Lac au Nez* en *char*, puisqu'il avait bu une partie de son argent et avait perdu le reste. »

A cet instant le père Jean fut appelé en avant du magasin, mais revint aussitôt et reprit:

« C'était peu d'années après la fondation d'une de nos belles paroisses franco-américaines. Un jour, la nouvelle se répandit qu'un terrain avoisinant l'église avait été divisé par lots et que ces lots devaient être vendus à des conditions faciles, que même les banques promettaient de fournir l'argent aux acquéreurs qui voudraient bâtir.

« Tous ces lots furent achetés par des Canadiens qui tenaient à être à proximité de l'église; mais aucun n'avait le sou et ils durent se construire un gîte avec de l'argent emprunté aux banques. Ils avaient donc bâti des maisons, belles et spacieuses, avec toutes les commodités modernes. Vu la crânerie et la hardiesse qu'ils avaient manifestées, vu leur pauvreté reconnue, un loustic comme on en trouve partout, et pour raison, avait baptisé la nouvelle rue qui devait traverser ces lots: la *rue des Gredins*.

« Longtemps cette rue fut connue sous ce nom et les Américains, selon leur habitude de ne pas vouloir se tortiller la langue pour prononcer en français ce mot *Gredin*, le prononçaient à l'américaine: *Gurdeen Street*. Tout vestige de ce nom est disparu aujourd'hui; lancé par un envieux bouffi de jalousie il ne devait pas subsister; cette rue est désignée, à présent, par le beau nom d'un de nos pionniers franco-américains. »

Comme conclusion à cette causerie du « Vieux du coin », je propose ceci :

Comme nous sommes au mois de novembre, que les jours sombres, pleins de tristesse, s'étendent de plus en plus sur cette croûte terrestre, que les veillées sont plus longues et ennuyantes, je prie mes amis de m'aider à résoudre les problèmes suivants :

Primo: Le nommé Sifroid Godin qui a traduit son nom en *Sixtime Goddam*. Quel moyen prendre pour lui réchauffer la cervelle et l'exempter de la damnation éternelle?

Secundo: Le nommé Vincent Pinsince qui a traduit le sien en *Twentyhundred Pinch*. Quel remède suggérez-vous pour adoucir sa démangeaison ou guérir sa gratelle?

Tertio: Le nommé Dieudonné L'Oiseau qui se donne comme *Godgift Birdy*. Quel moyen pourrait être employé pour le renvoyer dans les régions éthérées voisinant la porte du Paradis des innocents?

Enfin votre humble serviteur Castor, réputé rongeur insatiable, qui se défend d'avoir rien de commun avec le nommé Lord Beaverbrook, pourriez-vous l'empêcher de mordre à belles dents dans le tas de ces infectés de maladies contagieuses? En nous mettant à l'oeuvre pour résoudre le tout, je suis certain que la veillée sera courte et qu'il en sortira peut-être des résultats inattendus.

Comment expliquer ce penchant inné chez les Canadiens français à changer ou à défigurer leurs noms, à moins de le considérer comme un héritage du grand-père Adam? Dieu avait dit: *Allez et multipliez-vous*; il devait y avoir un sous-entendu: *autant de descendants, autant de noms pour se reconnaître.*

Puis vint le cataclysme de la tour de Babel et la multiplication des langues où chaque groupe devait avoir ses noms propres. Longtemps, longtemps après, au Canada, ce fut le doux parler de France et uniquement des noms à consonnance française que redisaient les grands bois vierges de cette partie nord de l'Amérique. Dans la province de Québec, autrefois, on s'ingéniait à fabriquer des sobriquets.

Les enfants dans les familles étaient tellement nombreux que c'était presque une nécessité d'avoir des surnoms pour différencier les enfants des deux ou trois frères et plus du même nom; même, si quelqu'un avait le malheur de commettre quelque infraction, un acte malhonnête quelconque, tout de suite on le désignait d'un nom ridicule ou de réprobation. Les *Péquons*, les *Quénoqs*, les *Charlots*, les *Catalognes*, pour ne mentionner que ceux-là...

Rendu à ce point de sa narration, le père Jean Nault, car c'était lui qui nous entretenait ainsi, s'arrêta et se mit à rire. Puis il reprit:

« Un jour, me rendant à la maison pour le repas de midi, je fis la rencontre d'un groupe de fillettes sortant de classe. Elles discutaient avec animation. Le sujet? Il

s'agissait de l'arrivée d'une nouvelle institutrice qui n'avait pas semblé leur plaire à première vue. C'était une Irlandaise, chargée d'enseigner l'anglais.

— Comme elle est sévère, disait une des fillettes en s'adressant à une compagne dont les yeux rougis attestaient qu'elle avait pleuré.

Cette dernière fit une moue, baissa la tête, mais ne répondit point.

— Savez-vous le nom de la nouvelle institutrice, demanda une troisième?

— Non, pas encore, mais cela ne pourra tarder.

— Moi, dit une des petites, qui paraissait plus jeune que les autres, tout en sautillant, la figure riante, toute de fraîcheur et de malice, si la maîtresse est si sévère, je crois pouvoir vous dire son nom.

— Dis, dis! s'exclama la bande joyeuse, en entourant cette dernière.

— C'est bien simple à trouver! Si elle est sévère, elle doit se nommer *Mère Sévérine de la Trompette du Jugement dernier*.

— Hourrah! s'exclama la bande écolière dans des éclats de voix et de rires bruyants.

Et de nouveau le père Jean Nault se mit à rire. « Comment voulez-vous, dit-il, que des grandes personnes ne trouvent pas des noms à inventer, quand des jeunes montrent des aptitudes si étonnantes à fabriquer des noms de cette énormité?

« L'ère des sobriquets semble avoir fait son temps chez nos gens, la plupart de ces noms embarrassants tendent à disparaître et sont relégués dans la nuit du passé, quelques-uns surnagent avec un certain polissage et forment des nouveaux noms de famille passables. Mais si l'ère des sobriquets tend à disparaître avec ses embarras et ses tracasseries, nous y avons perdu, avec l'ère des reniements des noms français pour des noms de races étrangères.

« Qu'est-ce que ça nous dit ces noms mutilés, malséants?

Tout simplement l'émiettement et l'effondrement de notre entité nationale. »

Comme le père Jean Nault semblait vouloir en finir là pour cette veillée, un des assistants déclara timidement :

—Moi, j'en ai connu un de ces descendants du nom de *Catalogne*, arrivé aux Etats-Unis depuis peu ; il jugea convenable de s'abriter sous une autre *couverte* et adopta le nom de *Carpette* pour sien. Il croyait que cela lui donnait un air plus américain.

—C'est comme j'en ai connu un, moi aussi, dit un deuxième. Il se nommait *Pélissier* et, rendu par ici, il se faisait appeler en anglais, *Lafayette*. Au moins la trouvaille était assez heureuse, pour une fois !

—Moi, dit un troisième qui brûlait d'y aller du sien, moi, j'ai connu un *Vertefeuille* et un *Courtemanche*, (il en mettait deux pour faire la niche aux autres !) Ils s'appelaient *Greenleaf* et *Shortsleeves*. Un couple assorti, quoi !

—C'est ce qui vous prouve, dit le père Nault, le degré d'ignorance qui règne chez un grand nombre de nos gens, qui faussent ainsi les desseins de la Providence ; en reniant leurs noms, ils vont souvent jusqu'à renier la foi de leurs parents. *Torquette* et *confonte* ! Que faut-il donc penser de cette déchéance chez les nôtres ! Il est écrit dans les *Béatitudes* : « Heureux les pauvres d'esprit », mais que ferait-on de la plate attitude de ces tripoteurs de noms ? N'est-il pas écrit aussi : « Malheur à ceux par qui le scandale arrive ! » Espérons tout de même pour ces derniers, car ils sont aussi des innocents. »

Il fallait une sortie de médicament à l'eau de rose, comme adoucissement aux données et idées démoralisantes qui voltigeaient dans la tête de ce groupe assemblé chez le « Vieux du Coin ».

Ce soulagement leur fut donné par le père Laforce, un sage, qui n'avait pas encore parlé :

—En arrivant dans le Rhode-Island, dit-il, vers 1868, les Canadiens ne furent pas peu étonnés d'y trouver dans un petit village, situé non loin de Woonsocket, une famille

descendante d'Acadiens victimes de l'odieuse déportation de l'année néfaste de 1755. Malgré son isolement d'au delà de cent ans, noyée dans un entourage de langue anglaise, c'était miracle d'en entendre ses membres parler français. Ah! il y avait bien par-ci par-là quelques accrocs dans le parler, mais comment auraient-ils pu faire mieux?

La mère, un jour, s'étant rendue chez la voisine, cette dernière l'invite à s'asseoir :

—Non, non, dit-elle, c'est moi travail, toujours travail, jamais un moment pour assieds-toi donc.

Un jour en compagnie, elle avait dit :

—J'ai fait tout c'qui pu (pour j'ai fait tout mon possible).

Voyant un sourire se propager de figure en figure elle rougit et reprit :

—Pardon! Je crois avoir mal prononcé.

Ah! qu'elle était grande, belle et noble dans ses efforts pour retrouver les mots perdus dans le cours du temps.

Parlant l'anglais à perfection, cette famille se multipliait pour rendre service aux Canadiens nouvellement arrivés; quel contentement pour eux de retrouver des frères de sang et de langue. Ils brisèrent toutes relations avec les Américains et en vinrent à ne parler que le français. Les Américains les désignaient sous le nom de *Sawyer*, mais leur nom était *Sayien* et ils y tenaient mordicus. Les Canadiens les nommaient *Cayen*, abréviation d'*Acadien*. Quelle influence avait pu conserver cette famille dans le chemin de l'honneur et de la fierté nationale? Peut-être le ressentiment et l'horrible vision du *Grand Dérangement* et les cruautés dont ils avaient été les victimes de la part de bourreaux sans entrailles.

Honneur à eux! Honneur à ces victimes de la rapacité du tyran. Y a-t-il encore des Cayen ou Sayien dans le Rhode-Island, sublimes, indomptables, énergiques, qui peuvent souffrir, mais ne meurent jamais? Ah, les braves gens!

VI

Lors d'une de nos veillées prolongées, l'un de nous déclara que c'était chez le peuple juif où l'on trouvait le plus de sujets enclins à changer leurs noms. « C'est ma conviction, disait-il, car j'ai remarqué que la plupart des Juifs venant de France ont des noms à consonance française, ceux qui viennent d'Angleterre, à consonance anglaise, et ainsi en est-il pour ceux qui viennent de Russie, d'Allemagne, etc. J'en ai connu ici aux Etats-Unis, dans des villes où les Canadiens français étaient en forte proportion, qui trouvaient ce tour de force de s'affubler de noms qui sonnaient bien à l'oreille des Américains et des Canadiens. —

« Par exemple, ce *Rayney* que les Canadiens nommaient *Monsieur René*, *Chase*, *M. Chassé*, et combien d'autres que je pourrais citer. »

—Moi, je diffère d'opinion avec vous, disait le père Nault. Quoique n'ayant jamais eu aucune relation avec eux, je crois que ces noms empruntés leur servent de paravent contre les préjugés que les peuples entretiennent à leur égard, ou, pour mieux dire, ces noms sont pour eux une enseigne, une annonce, du miel enfin, pour attirer les mouches. Je suis convaincu que, dans leur famille, leur intimité, ils conservent précieusement leurs noms tout comme leurs croyances ou leurs trésors.

« Ma conviction à moi c'est que les Français de France battent le record à ce sujet; et nous descendons d'eux. C'est ce qui explique tout. En débarquant sur cette terre d'Amérique, aux Etats-Unis en particulier, le Français, sachant que c'est un pays de langue anglaise, se croit obligé de tout

abdiquer et d'embrasser un nouveau genre de vie, y compris le parler anglais.

« Combien d'exemples je pourrais apporter pour soutenir cet avancé. Je me rappelle, comme si c'était hier, ce Père Français, prêtre missionnaire dans l'Ouest. En quête d'aumônes pour ses missions, il avait cru de bon ton de venir nous faire des sermons en anglais dans nos églises franco-américaines de la Nouvelle-Angleterre. Il y a au delà de trente ans de cela ; c'est à Worcester qu'il commença et finit sa tournée, car la visite ne devait pas être bien vue par les prêtres franco-américains de nos centres. Sa prédication n'était pas de nature à cultiver l'amour et la fierté de race chez les jeunes. Je lui en ai conservé un cuisant souvenir à celui-là. Le funeste exemple venait de trop haut.

« Etant dans le train, un jour, me rendant au Canada pour affaires urgentes, je me trouvais assis vis-à-vis d'un banc où il y avait deux hommes. Le premier devait être un professionnel, avocat ou médecin ; il était tout occupé à son journal. L'autre, au fond du banc, regardait par la fenêtre défiler les vertes prairies, les maisons, les poteaux qui se succédaient dru, car notre train, en retard, filait à toute vitesse pour rattraper le temps perdu en cours de route. Le ciel était gris et les nuages de fumée noire que vomissait la locomotive venaient frôler les vitres. Au premier arrêt, un troisième voyageur vint prendre place sur un banc renversé en face des deux personnages ci-haut mentionnés. A son arrivée, le professionnel ne se dérangea point ; l'autre engagea la conversation en anglais que je traduis aussi fidèlement que possible, tout en abrégeant :

—Monsieur demeure ici dans cette ville?

—Oui.

—Voilà longtemps?

—Un peu plus d'un an.

—Votre nom?

—Andrew Fish, et vous?

—Henry Fisher.

« Une chose était remarquable, c'est que le premier parlait un anglais très pur ; l'autre, au contraire, hésitait et faisait des efforts pour bien parler, mais n'y parvenait qu'avec difficulté. Le premier s'en rendit bientôt compte et dit :

— Vous n'êtes pas né en ce pays, au Canada peut-être ?

— Non ! dit l'autre, je suis né en France.

« Le premier, celui qui parlait bien l'anglais, tressaillit :

— Vous êtes né en France, eh bien, moi aussi ! De Lyon.

— De Lyon ? et le nom de votre père ?

— François Poisson.

— N'aviez-vous point un oncle du nom de Jacques Poisson, parti de France, voilà 28 ans ?

— Certainement ! Le connaissiez-vous ? et demeure-t-il dans ces environs ?

— C'est mon père et vous, vous êtes mon cousin.

« Ce fut un coup de théâtre ! Henri ! André ! et les deux cousins se donnèrent l'accolade, satisfaits de se retrouver après une aussi longue séparation. Tout le monde prenait part à la joie des deux cousins que le hasard venait de réunir si inopinément.

« Le vieux professionnel, disciple d'Esculape ou de Thémis, était Canadien français. S'étant levé, il s'appêtait à quitter son wagon, car le conducteur venait de crier l'arrêt du train à la gare prochaine.

« Il s'avança, l'air grave, tendant la main aux deux cousins, les félicita sur l'heureuse issue de leur rencontre ; puis de l'axiome « aux grands maux les grands remèdes », leur fit une remontrance, saumonée de mots tranchants et cinglants. Le scalpel du chirurgien, taillant dans le vif, ne pouvait faire plus mal. Voici un pâle résumé de ce que je me rappelle avoir entendu :

— Messieurs, enchanté de votre heureuse rencontre et je prends part à votre joie du moment. Mais je suis chagriné de vous dire que j'émetts des doutes sur votre identité. Voici pour quelle raison. Je constate que vous vous retrouvez aujourd'hui avec des noms qui ne vous appartiennent

point. Enfants de deux frères du nom de Poisson, l'un de vous prétend se nommer *Fish*, l'autre *Fisher*. Français venant de France, quelle cause a pu déterminer ce changement de vos noms, au point où en est rendue l'instruction en votre pays? Vous n'avez aucune excuse pour ne pas savoir qu'un nom de famille ne se change jamais. Est-ce manque de fierté nationale?

« La France de Charlemagne, de Jeanne d'Arc, de Napoléon n'a de leçon à prendre d'aucun pays au monde! Elle n'a point démerité, que je sache, de l'admiration de ses sujets. Alors y aurait-il des ingrats chez quelques-uns de ses enfants? Ç'a tout l'air que vous en seriez! Bonsoir! »

« Et le vieux professionnel s'en alla, car le train s'arrêtait à la gare où il devait descendre.

« Les deux cousins restèrent interdits, ne sachant s'ils devaient garder silence ou faire du bruit. Heureusement que le vieux n'était pas né en France à l'époque des pourfendeurs mousquetaires *Athos*, *Porthos* et *Aramis*. Mais, j'étais tout réjoui de la leçon donnée et de la déconfiture des deux petits *poissons* qui, après avoir quitté les lacs aux eaux claires et limpides de leur pays, cherchaient à s'oublier dans le lit boueux et visqueux de petites rivières au sommeil trompeur. Ont-ils profité de la leçon? J'aimerais bien à le savoir. Dans tous les cas, si jamais ils retournent en France, ce n'est point ni *Poisson*, ni *Fish*, ni *Fisher* qu'il faudra les nommer mais *barbotte* et *crapet*. Ils ont renié le premier, et les autres ne leur appartiennent point. »

VII .

Si Mgr Cyprien Tanguay d'illustre mémoire, auteur du *Dictionnaire Généalogique* des familles canadiennes françaises, ce travailleur infatigable, qui, dans son oeuvre colossale, — oeuvre de bénédictin s'il en fût, — pouvait constater les difficultés de continuer cette oeuvre si patriotique, l'impasse où se trouvent ses successeurs dans cette oeuvre de recherches nationales, à cause, surtout, de l'effacement ou de la disparition des branches de nombreuses familles canadiennes françaises, qui ont maintenant changé leurs noms, quel chagrin, quelle amertume éprouverait ce patriote ardent? Il suffit de nous arrêter un instant pour constater combien il est difficile de retracer autant de noms perdus. A la vue de cette débandade, me serait-il permis d'y aller de ma petite part de recherches, avec commentaires appropriés?

Pour commencer, prenons cette famille Rabouin connue aujourd'hui sous le nom écourté de *Bowen*. N'aurait-il pas été mieux de dire *Ratbowen*. Qui nous dira, avec le temps, ce qu'elle a fait de son *rat* disparu? (Avant d'aller plus loin je veux faire remarquer, et qu'il soit compris, que ce n'est pas toute la famille qui a changé son nom, mais quelques-unes de ses branches seulement.)

Cette famille Therrien, qui aurait dû traduire du moins par *Farmer*, a choisi celui de *Pharmer*, non seulement pour dérouter toutes recherches, mais encore pour nous laisser supposer qu'on a perdu toute idée de retourner sur une ferme. Passons à la famille *Cotnoir* qui a mis sur son écusson le nom batailleur de *Blackroster*, coq usurpé, est-il

coq de bruyère, coq à poules, ou simplement coq d'Inde, peut-être *coquerelle*? Mystère! On sait qu'il est noir et c'est tout.

La famille Têtu, aujourd'hui *Stronghead*; ses membres ont encore la tête sur les épaules, mais avec une fissure dans la cervelle, incurable, m'a-t-on assuré.

Les Sarrasin, connus sous le nom de *Buckwheat*; les seuls renseignements que je puis vous transmettre, c'est qu'ils n'ont jamais perdu complètement le goût de la *galette*.

Un Bourbeau s'est métamorphosé en *Burbank*; il avait décidé d'avoir sa banque à lui tout seul, même s'il ne devait en voir le nom que sur papier timbré.

Les Laframboise devenus *Berry*. Faire attention à ceux-là, car si on laisse écouler trop de temps sans les ramener à la mémoire, il ne sera plus possible de dire s'ils étaient des *Framboises*, des *Fraises* ou simplement des *Bluets*.

Toussaint Tousignant, tousseux héréditaire, qui se donne un nom qui pourrait servir de nom à un remède contre le rhume: *Allsaint Coughin*.

Je m'arrête ici, car je viens d'avoir une idée *lumineuse*, une idée qui pourrait bien, comme pour l'abbé Tanguay, transmettre mon nom aux générations futures: Si celui-ci a écrit *la Généalogie des familles canadiennes-françaises*, poussant ses recherches jusqu'en France, pourquoi ne pas écrire le *Dictionnaire des dégénérés néologiques* des familles qui nous désertent.

La tâche de l'abbé Tanguay était ardue mais ensoleillée de sourires et pleine de promesses dans l'avenir de la jeune et vigoureuse nation qui s'éveillait. Chaque rameau apporté à son arbre exhalait l'arôme, la fraîcheur d'un printemps plein de sève et de vigueur.

Quel contraste avec la tâche que je me propose d'entreprendre, car il faudra fouiller dans des amas de décombres, transiger avec l'ignorance, la sottise, l'insouciance, la bêtise, le reniement, concertés et voulus. Cependant, je ne sais trop quels registres consulter, car tous ces ingrats,

ces renégats et autres rats se sont faufileés dans toutes les ouvertures, fissures ou autres trous obscurs pour fuir et oublier au plus tôt et leur famille et leur race. Qu'importe! Il est un peu tard, mais je cours quand même communiquer mon idée au vieux Jean Nault.

Je trouve ce dernier entouré de son cercle habituel, en frais de raconter quelque histoire. Malgré la hâte de lui dire mon projet, je n'ose l'interrompre. Écoutons-le, car l'histoire qu'il raconte pourra peut-être prendre place dans mon répertoire!

—Je la connaissais bien, disait-il, son nom était Marguerite Rossignol. Je ne sais si c'est sur la suggestion de son père, de ses frères ou de ses soeurs, mais elle se faisait connaître sous le nom de *Maggie Nightingale*. Un jour qu'elle s'en allait sur la rue, pimpante, sautillante, en toilette nouvelle de la tête aux pieds, il lui arriva, dans un moment de distraction, occupée qu'elle était à regarder de côté et d'autre, de poser le pied gauche sur une pelure de banane et, *patatras!* la voilà qui pirouette, gambade, culbute et, dans un dernier soubresaut, s'affaisse sur le sol.

« Deux montagnes ne se rencontrent pas, mais deux toqués peuvent se comprendre et se retrouver au besoin et, pour preuve, ne voilà-t-il pas, qu'en ce moment, s'amène en sens inverse le futur chéri de *Mlle Rossignol-Nightingale*, M. *Nestor Toupin*, de son présent nom *Goldnest Alpine*. (Quel beau sujet de poème pour un poète à la recherche de la renommée). En arrivant sur les lieux, *Goldnest* s'élançait au secours de sa bien-aimée *Rossignolette* et, de sa voix qui trille faiblement, en une plainte lamentable de *Weep-poor-Will*, il lui demande :

—T'es-tu fais mal Maggie?

—Non, dit-elle, toute dégingandée, mais *j'aime pas ça* glisser sur une pelure de banane, on n'a pas l'temps de se garantir.

« *Goldnest Alpine* donna une ruade à la malencontreuse pelure, prit *Maggie Nightingale* sous son bras protecteur et la reconduisit chez elle sans autre trébuchement.

« *Bandance et Potence!* Cette histoire peut ne pas être intéressante ou amusante, mais elle met en relief de nouvelles figures prises dans l'étreinte de la platitude et dont l'âme n'a plus la moindre notion de fierté. Depuis longtemps ils sont classés comme rebuts dans le cœur et l'esprit de leurs compatriotes bien nés. Notre édifice national repose sur quatre piliers: notre paroisse (comprendant clergé, école et autres institutions), nos sociétés, nos journaux et nos mères canadiennes (autrement dit la famille).

« Sapez un de ces piliers et l'édifice croulera! Que Dieu nous garde d'avoir beaucoup de ces *Maggie Nightingale*, « *Rossignolette pirouettante* », plutôt la punition de la femme de Loth, n'est-ce pas? »

Il était trop tard pour communiquer au père Jean Nault mon idée de compiler le *Dictionnaire des dégénérés néologiques*. A la prochaine entrevue donc!
